

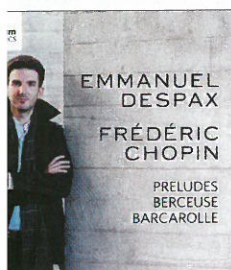
Classique et jazz

ette rubrique présente une sélection des disques et DVD récemment parus.

« maestros » de *Pianiste* distinguent tout particulièrement ceux qui, selon nous, t marqué ou marqueront la discographie.

ÉDÉRIC OPIN

(1849)



Préludes. Berceuse. Barcarolle

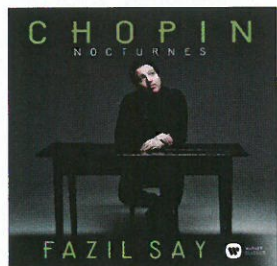
Emmanuel Despax (piano)
im Records SIGCD482.

55'

rmé en Grande-Bretagne venant sa carrière loin, s, de son pays natal, manuel Despax nous e une version très affûtée *Préludes*, un peu nerveuse première pièce, mais out allante et inspirée. chant de la main droite nanque pas de panache. pianiste ne s'épanche pas, i fond du clavier et main- t un caractère altier qui erve les lignes. Aucun iérisme, aucune sèche- e, non plus. Le toucher é, perlé porte avec clarté rpèges (superbe *Prélude i dièse mineur*), avec effi- té aussi (*Sol majeur, Mi ol mineur*). Affichant une e maîtrise, Emmanuel pax se garde d'exprimer uissamment ses émo- s. D'une couleur sonore tre, il nous conduit dans voyage personnel, fran- sant des étapes heureuses *majeur*), sachant créer un çon d'attente propice à er l'attention, demeurant

toujours sur le fil du rasoir (*Si majeur, Ut mineur*), en équilibre et au risque de dur- cir le toucher (*Mi majeur, Sol dièse mineur, Si bémol mineur*). Il respire aussi, laissant les mélodies le guider (*Fa dièse majeur, Si bémol majeur*). La *Berceuse* est tendue comme un arc, peut-être pas assez enrichie dans les timbres. La *Barcarolle* aurait, en revan- che, mérité d'ouvrir le dis- que. Les décors successifs s'entrouvrent sur un balan- cement de plus en plus lyrique. Emmanuel Despax maîtrise le temps suspendu, les chevauchées audacieuses et orgueilleuses qui s'impo- sent. Voilà un récital qui pose une personnalité que l'on aimerait entendre plus souvent en concert.

Stéphane Friedérich



Nocturnes n°1 à n°21

Fazil Say (piano)
Warner Classics 0190295821814.

2016. 1 h 09'

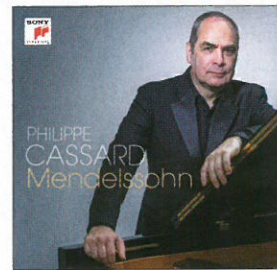
■ Le pianiste turc l'annonce de façon laconique dans le livret de son album : « *J'ai une idée précise de la manière de jouer Chopin.* » On le croit sur parole. Sans qu'il nous en dise davantage, il nous prépare à une écoute pour le moins saisissante. La conti- nuité du discours qu'il mène d'un seul souffle, en apnée,

réinvente le phrasé qui porte une pulsation conduite dans un espace intime, entre rêve et réalité. Au fil des pièces, l'interprétation nous entraîne dans une sorte d'hypno- tisme sonore. Au deuxième et magnifique *Nocturne opus 9 n°2*, déjà, nous nous enfouissons dans la torpeur d'atmosphères. Impressionnisme, dites- vous ? Ce serait réducteur pour ce courant musical et la vision de Fazil Say qui se place au-delà. On craint alors la monotonie, entre derviche tourneur et, par- don, fond sonore d'ascen- seur. L'interprète nous oblige – et c'est tant mieux – à une écoute minimaliste, captant le moindre détail dont four- mille chaque partition. De la sorte, il crée une attente, alors que la palette de cou- leurs demeure inchangée. Jusqu'à l'étouffement par- fois, comme dans le *Nocturne n°19 opus posthume*. Tout est dans la résonance, vers l'épure extrême. On songe alors aux derniers opus de Brahms dans le *Nocturne opus 15 n°3*.

Un contresens ? Non plus, car Fazil Say fait chanter la moindre phrase comme au début de l'*Opus 37 n°1* et de celui de l'*Opus 48 n°1*. Sa manière de timbrer avec la plus extrême douceur, de faire éclore quelques notes à la main droite, de les extraire de la moiteur des basses, denses et jamais grasses, voilà qui est une belle leçon de musique et un moment d'émotion bien particulier. S. F.

FÉLIX MENDELSSOHN

(1809-1847)



Treize Romances sans paroles. Nachlied opus 71 n°6*

+ Liszt/Mendelssohn : *Sonntagslied S.547/2.*

+ Fanny Mendelssohn : *Lied opus 6 n°2*

Philippe Cassard (piano), Natalie Dessay (soprano)*

Sony Classical 88985422272.

2016. 43'

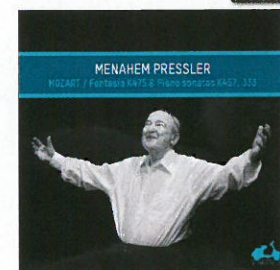
■ Avec son maître Nikita Magaloff, interprète subtil de l'œuvre pour piano de Mendelssohn, Philippe Cas- sard a peaufiné un art du cantabile qui se retrouve dans l'interprétation aboutie de ce florilège, journal intime du compositeur allemand. Les 13 *Romances sans paroles*, extraites de six cahiers s'éche- lonnant entre 1829 (*Opus 19 n°1*) et 1845 (*Opus 102 n°5*), offrent un regard à large spec- tre sur quelques-unes des 48 miniatures d'un roman- tisme à fleur de peau. Le soliste sait avec clarté les rendre lyri- ques, apportant une densité de ton aux pages les plus pro- fondes ou interrogatives. Parmi les curiosités, *Sonntagslied opus 34 (Chanson du dimanche)*, transcrit pour le clavier par Liszt en 1840,

ou le *Lied opus 6 n°2* de Fanny Mendelssohn, tiré des *Quatre Lieder pour le piano- forte*, bénéficient d'un jeu en clair-obscur, qui sait tisser des harmonies d'une légèreté (*Kinderstück opus 102 n°5*), et d'une délicatesse de toucher. Il faut seulement regretter un minutage trop avaricieux.

Michel Le Naour

WOLFGANG AMADEUS MOZART

(1756-1791)



Fantaisie en ut mineur K.475. Sonates n°13 K.333, n°14 K.457

Menahem Pressler (piano)
La Dolce Volta LDV34. 2016.

1 h 16'

■ Un jeu simple est ce qu'il y a de plus délicat à obtenir dans Mozart. Le deuxième volume des *Sonates* de Mozart par Menahem Pressler est le superbe témoignage d'un homme qui, au soir de sa vie remplie de musiques, se confie. Il le fait avec une sérénité qui nous touche. Son piano n'a nul besoin d'exal- tation ou de drame. Le théâ- tre de Mozart, si essentiel dans toute son œuvre, est intégré dans un immense voyage musical. Sans rupture. Il y a un je-ne-sais-quoi de presque schubertien dans

la *Fantaisie en do mineur*. Si les doigts ne sont pas tou- jours parfaits, l'intention est, en revanche, d'une justesse fascinante.

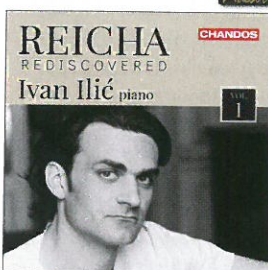
La respiration, d'abord, est mesurée, les dynamiques, ensuite, sont restreintes. Le pianiste n'a plus besoin de prouver quoi que ce soit. Non point qu'il se résigne, mais ce Mozart est vécu dans l'esprit d'un compa- gnonnage. Un compagnon- nage qui se déploie dans la *Sonate en ut mineur* dont les dissonances n'épargnè- rent guère les oreilles chastes des mécènes princiers du temps du compositeur.

Le tempérament est ambi- valent : à la fois nostalgique et porté par une irrémédiable détermination. Une confi- dence triste, que l'on ne joue que pour soi et dans laquelle on croit entendre le souve- nir d'un concerto qui irrigue le mouvement lent. L'inter- prétation de Menahem Pressler se décline au fil des mesures, se concentre sur l'expression d'un douloureux regret. Les silences magis- traux, les brisures du finale sont joués avec une douceur qui les rend plus pathétiques encore. Un disque aussi per- sonnel qu'émouvant.

Luc Nevers

ANTON REICHA

(1770-1836)



Harmonie n°20 des Praktische Beispiele. Grande Sonate. Capriccio n°7. Sonate sur un thème de Mozart. Fantaisie sur un seul accord.

Étude opus 97 n°1

Ivan Il'ic (piano)
Chandos CHAN10950. 2007. 1 h 06'

■ Ce premier des cinq volu- mes que le pianiste américain d'origine serbe a souhaité consacrer à la musique de Reicha est une magnifique réussite. Ce sont d'abord des premières mondiales, mais surtout des découvertes musicales d'une étrangeté qui est proprement renver- sante et, pour certaines, d'une audace incroyable. Reicha fut un « romantique » avant l'heure, un minimaliste, un classique aussi, un humoriste peut-être quand il pastiche les airs de son temps.

Quelle fut l'influence de ces pages souvent didactiques, Reicha étant un immense professeur ? Quel fut le véri- table style du compositeur, cet ami de Beethoven, jouant du contrepoint le plus sévère, tout en variant jusqu'à plus soif les airs à la mode de son époque ? La fantaisie d'Ivan Il'ic, son jeu perlé portent quelques joyaux hilarants, comme cette *Fantaisie sur un seul accord* prémonitoire de Satie et de John Cage ou l'*Étude opus 97 n°1*, véritable « tube » s'il avait été diffusé sur une radio. Il y a fort à parier que les amateurs dési- reront absolument déchif- frer cette page si peu riche en notes et si pleine de musique ! Ce premier volet inaugure d'une probable renaissance d'un compositeur sous-estimé.

S. F.

GIOACHINO ROSSINI

(1792-1868)



« Mon petit caprice » Petit Caprice. Un Rien n°1, n°8, n°10. Prélude. Tarentelle pur sang.

Une caresse à ma femme. Prélude soi-disant dramatique. Valse boîteuse. Un profond sommeil. Un réveil en sursaut. Hachis romantique

Marco Marzocchi (piano)
C2 ES2038. 2012. 1 h 08'

■ Ce sont des petits cadeaux. Presque rien. Offerts, par exemple, à des banquiers, les meilleurs amis de Ros- sini, si soucieux de l'état de ses placements financiers. Au crépuscule de sa vie, le compositeur s'y moque de ses contemporains, du passé et de l'avenir, n'attendant rien de moins que le superflu de l'existence. Marco Mar- zocchi a réuni une intelli- gente guirlande de pièces favorites aux titres farfelus. Il joue parfaitement la fausse pudeur avec une délicateuse hypocrisie, suggérant l'esprit du cabaret bien inopportun dans un salon de musique bourgeois.

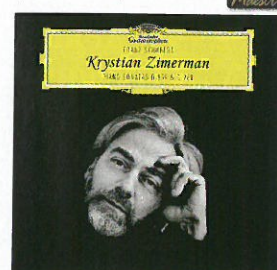
Il faut posséder un solide tempérament et éprouver la détestation de toute vulgarité pour souligner la verve de ces morceaux qui ne prétendent qu'à distraire et à faire sourire. Et le pianiste italien enchante moins par sa vélocité que par la distinction qu'il met à cise- ler les pièces ampoulées (*Pré- lude soi-disant dramatique*), ces miniatures qui sont, pour la plupart, de véritables bras d'honneur au courant romantique dont Rossini exérait les maniérismes. L'interprète nous fait enten- dre des levers de rideaux, l'arrivée des divas sur scène, le parfum d'une époque (*Valse boîteuse*). Il nous invite à un véritable jeu de piste, fourmillant de citations lyriques et d'emprunts justes. Ainsi, le flot mélodique inin- terrrompu d'*Un profond som- meil* oscille entre Schubert et Schumann.

Nul doute que les pianistes italiens soient devenus les maîtres de ces carnivals. En témoignent les intégrales de Marco Sollini (Chandos),

Paolo Giacometti (Channel Classics) et Alessandro Ma- rangoni (Naxos). Ajoutons les sommes d'Aldo Ciccolini (Warner Classics) et ne soyons pas injustes avec Stefan Irmer (MDG) ainsi qu'avec Frédé- ric Chiu (Harmonia Mundi). À l'écoute de ce disque, on hésite entre la stupéfac- tion et l'éclat de rire. Et cela fait un bien fou. S. F.

FRANZ SCHUBERT

(1797-1828)



Sonates pour piano D.959 et D.960

Krystian Zimerman (piano)
Deutsche Grammophon 479 7588.

2016. 1 h 22'

■ Un disque de diamant. Au rythme où Krystian Zimerman produit les siens, on peut s'attendre que cha- cun porte le signe du prémé- dité, de l'abouti, du définitif. Mais il est trop artiste, et artiste créateur, pour cela. Ne nous laissons pas tromper par la décision volontariste, péremptoire, marquée dans le tranchant du son et l'allant du pas dès l'attaque de la *D.959*. On est tenu dans une poigne de fer, tenu d'écouter, comme sommé de tenir pour nécessaire ce qu'on entend. Un Roi des Aulnes est à l'œuvre là, qui emporte et ne laisse pas le choix. Mais mille détails montrent autre chose : certes pas l'hésitation du pia- niste, mais ce qu'il y a de naturellement inégal dans le pas même de Schubert. Le rythme peut être impla- cable, d'une violence suffo- cante, on croirait Serkin emballé. Arrive une pointe de rubato, une façon de retar- der un enchaînement, toute une palette de nuances qui

ne sont ni d'expression ni d'humeur, mais juste mise en valeur d'une foisonnante richesse harmonique par la simple vertu poétique du toucher. Le coloris général de la *D.959* serait plutôt dans un splendide noir et blanc, avec contrastes et effets de lumière, et quelque chose de glacé (glacant) dans la nudité de l'*Andantino*. Et quelle course à l'abîme l'achève, d'une clarté digitale inappro- chable (et sans pathos aucun : le son suffit).

La *D.960* chemine dans du clair-obscur, couleur feuille morte, mélancolie d'automne. Il y aura des rais de lumière, des estompes (à quoi corres- pond, dès la première réex- position de son *incipit*, un surprenant retard, qu'aucun pianiste ne ferait passer avec une telle évidence). Le même cheminement, on remarque sur ses propres pas (ce *Molto moderato*, au fond, ne fait que ressasser et moduler), mais chaque fois, cela s'éclaire, et sonne différent. Le même paysage se redécouvre et, à chaque fois, c'est la surprise, la surprise même de la pre- mière fois avec, en même temps, le charme douloureux du retour. Impalpable, toute- puissante *Sehnsucht* ! À la fois c'est extraordinairement serré, décidé, tenu en main (sans, évidemment, l'implacabilité rythmique de la *D.959*), et pourtant, de toutes parts, c'est ouvert, hospitalier à la sug- gestion et à la rencontre, ouvrant à d'autres éventua- lités, recréant le pas aven- turé de Schubert promeneur, qui ne va pas selon la barre de mesure, mais selon le temps qui va, la respiration, et n'est- ce pas ce qui précisément fait le piano de Schubert unique ?

On ne marque pas avec plus de juste sensibilité que ne le fait Zimerman la géniale complémentarité qu'il y a dans ce diptyque, et peut- être bien (à quelques excep- tions beethovéniennes près) ce qu'il y a de plus souverain